

respectivement Bertrand et Bourchet, se dévouèrent pour la tâche ingrate de le ramener chez lui. Le petit parti avait devant lui une marche à la raquette d'au moins vingt-cinq jours. Pourtant, telle était la disette qui régnait alors au fort Dunvégan, qu'il dut partir avec des provisions à peine suffisantes pour une semaine.

Le froid devint bientôt insupportable, et deux des chiens qui tiraient leur traîneau s'étant gelé les pattes, ils durent être abandonnés en chemin. Puis les courageux voyageurs furent victimes d'une famine qui menaçait d'avoir sous peu raison d'eux. Ils étaient encore à cinq journées de marche du fort Vermillon, qui se trouvait sur leur chemin, et il ne leur restait plus que quelques onces de pemmican. Dans cette position critique, Bertrand résolut généreusement d'aller chercher du secours au fort, pendant que les deux autres se traîneraient le mieux qu'ils pourraient, étant donné leur état d'extrême débilité, plutôt pour s'empêcher de geler vifs que de se rapprocher notablement du fort.

Bourchet devint bientôt trop faible pour avancer davantage. Il s'évanouissait constamment, et paraissait ne pouvoir vivre un jour de plus quand de l'aide vint du fort.

L'état de ses compagnons et de ses chiens, de véritables squelettes ambulants, força le missionnaire à rester cinq jours au fort Vermillon. Douze jours après, il était de retour à son humble foyer sur les bords du lac Athabaska.